

folio  
POLICIER



ANTOINE  
CHAINAS



Empire  
des chimères



FOLIO POLICIER



Antoine Chainas

Empire  
des chimères

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2018.

*Couverture : D'après photos © junkal22 / iStock  
et Neil Holden / Arcangel.*

Né en 1971, Antoine Chainas a longtemps fréquenté les plateaux de cinéma, les stations de radio, les salles de rédaction, les morgues, les scènes de concert, les commissariats de quartier, les maisons de repos et les centres d'essais militaires. Il est l'auteur très remarqué de plusieurs romans parus à la Série Noire.





– *Pour mon père, grâce à qui* –



## *Avertissement*

Ce récit est une œuvre de fiction. Par conséquent, toute ressemblance avec des faits réels et irréels, toute similitude avec des personnes existantes et inexistantes, ne saurait être que fortuite et volontaire.



# LIVRE I

*To all who came to this place of joy,  
hope and friendship, welcome.*

E. CARDON WALKER, 1<sup>er</sup> octobre 1982.



## PROLOGUE





# 1

Un peu d'Histoire...

Nous sommes à l'époque des grands glaciers. Dès la seconde moitié du quaternaire, le climat très rigoureux contraint les hommes à se réfugier dans les sites les plus abrités. Quelque dix-sept mille ans plus tard, près du village français de Pix, on découvre une grotte ornée d'impressionnantes fresques paléolithiques. Le visiteur imprudent entre d'abord dans une première salle, appelée Rotonde, longue de dix-sept mètres et large de six. Cette salle se prolonge par le Diverticule axial, une galerie étroite et sombre de longueur identique, suivie d'un couloir plus élevé : la Nef. À l'ouest, on note la présence d'une salle ronde – l'Abside –, au fond de laquelle le sol se dérobe. Cette brusque dénivellation est baptisée le Puits. C'est sur les parois de ce Puits que l'on peut discerner le dessin le plus saisissant : un homme à tête de loup semble tomber. À ses côtés est représenté un objet allongé surmonté d'un oiseau ; on pense à une boîte ou à une sorte de coffre rudimentaire.

Dans les années qui suivent l'invention du site, les

erreurs de conservation se multiplient et d'étranges taches noires apparaissent dans les salles les plus reculées. Ces taches, dues à une nouvelle espèce de champignon nommé *achronalis anomalia*, se propagent rapidement malgré les compresses imbibées de fongicide et les épandages de chaux vive. Les autorités interdisent au public d'accéder à la grotte. On construit une première réplique à deux cents mètres de là. Les parois en fibrociment reposent sur plusieurs couches de grillages à mailles fines et donnent une image plus ou moins fidèle du relief intérieur. Lorsque cette deuxième version se détériore à son tour, on la ferme et on en construit une troisième encore plus loin, avec des blocs en polystyrène, cette fois, et des moules en élastomère. Un fac-similé de fac-similé. Il a suffi de quelques dizaines d'années pour que l'être humain transforme la grotte de Pix en caverne de Platon.

Par un caprice du hasard ou par incompetence, le fragment de dessin correspondant à la boîte disparaît des reproductions successives du Puits. Le coffre surmonté d'un oiseau s'absente du réel accessible à la mémoire humaine. Il faut remonter à 1477 pour retrouver un indice de sa présence dans l'environnement sensible.

Après la mort de Charles le Téméraire durant le siège de Nancy, un religieux bénédictin du nom de Charles Clémencet écrit, dans la première édition d'une somme intitulée *L'art de vérifier les dates ou faits historiques des chartes, des chroniques et anciens monuments depuis la naissance de Jésus-Christ par le moyen d'une table chronologique, où l'on trouve les années de Jésus-Christ et de l'ère d'Espagne, les Indic-*

*tions, le cycle Pascal, les Pâques de chaque année, les cycles solaires et lunaires avec un calendrier perpétuel, l'Histoire abrégée des conciles, des papes, des empereurs romains, grecs, français, allemands et turcs, des rois de France, d'Espagne et d'Angleterre, d'Écosse, de Lombardie, de Sicile, de Jérusalem, des ducs de Bourgogne, de Normandie, de Bretagne, des comtes de Toulouse, de Champagne et de Blois par des religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur (titre intégral) : « Le corps [de Charles le Téméraire] ne fut trouvé que deux jours après la bataille [de Nancy], couvert de boue, pris dans la glace, et tellement défiguré qu'on ne le reconnut qu'à la longueur de sa barbe et de ses ongles, qu'il avait laissés croître depuis la bataille de Morat, et à une cicatrice qu'il avait au visage. Dans une bougette sise à son flanc reposait un étrange coffret, de deux pouces d'épaisseur et quatre pouces de longueur, dont on ne sait s'il était en métal ou en bois. Le couvercle portait un sceau de cire rouge aux armes d'une lance inconnue, représentant une corneille renversée sur le dos. » Pour une raison mystérieuse, cette dernière mention ne figure pas dans les éditions ultérieures. On n'en trouve d'ailleurs nulle évocation dans les autres travaux consacrés au duché bourguignon.*

En 1590, les membres de la première colonie de population d'Amérique pour le compte de l'empire britannique disparaissent sans laisser de trace. Le voyage incluait des familles, des outils agricoles, des vivres... Les cent quinze pionniers, hommes, femmes et enfants, ont embarqué sans billet de retour en avril 1587, pour les côtes de la Virginie. Le navire accoste sur l'archipel de Roanoke au mois d'août.

Le capitaine de l'expédition, John White, retourne en Angleterre pour effectuer un ravitaillement. À son retour, trois ans plus tard, plus aucun signe de vie. Juste un dessin gravé sur un arbre : un parallélépipède rectangle à six faces et douze arêtes, sur lequel on a schématiquement dessiné un oiseau (une corneille ? un corbeau ?) renversé sur le dos.

En 1859, le capitaine Francis McClintock part à la recherche des navires de la célèbre expédition Franklin, disparus onze ans plus tôt dans les glaces de l'Arctique. Il commande une goélette à vapeur affrétée par la veuve Franklin. Le 5 mai, il découvre un canot de sauvetage à l'extrême ouest de l'île du roi Guillaume. L'embarcation échouée contient deux squelettes, des bottes, des mouchoirs en soie, du savon parfumé, des éponges, des pantoufles, des peignes, quelques livres, ainsi qu'une cassette en bois noir scellée d'un cachet en cire rouge, que McClintock décrit dans son journal de bord comme représentant un corvidé les pattes en l'air.

Les reliques de l'expédition sont aujourd'hui conservées au National Maritime Museum de Londres. On ne trouve aucune trace de la cassette mentionnée, ni dans la réserve, ni dans le registre d'inventaire de l'établissement.

Plus près de nous, en 1935, un obscur physicien baptisé Erwin Schrödinger note dans son journal intime : « 25 avril : les miaulements d'un chat qui ressemblaient étrangement aux gémissements d'un nourrisson m'ont éveillé au milieu de la nuit. J'ai alors ressenti un bref vertige, conséquence habituelle des pensées fulgurantes qui me traversent l'esprit. La

phrase a jailli dans ma tête sans que je m'en rende compte : *tout existe à un degré de probabilité non nul*. Bon sang, j'allais peut-être enfin résoudre le problème de mesure d'interprétation de Copenhague. Après un instant de réflexion, j'ai ajouté à part moi : *tout existe à un degré de probabilité non nul*. *L'inverse est aussi vrai dans des proportions équivalentes*. L'animal continuait à miauler et j'ai compris qu'il s'agissait d'Eva Braun, notre chatte de quatre ans dont les chaleurs se faisaient sans doute sentir. Je me suis rendu à la cuisine sur la pointe des pieds, pour éviter de troubler le sommeil de ma femme et de ma fille, avant d'appâter le félin avec une pièce de mou. Je suis ensuite descendu à la cave, où j'avais installé mon laboratoire. Je crois que je n'étais pas dans mon état normal. J'ai enfermé Eva dans un ancien coffre à jouets, sur lequel ma fille avait dessiné un oiseau renversé. J'avais aménagé dans cette boîte un marteau et un flacon d'acide cyanhydrique. Une fois brisé, ce dernier se vaporiserait sous forme de gaz mortel. J'ai rabattu le couvercle et j'ai attendu. Si les probabilités indiquaient que le flacon avait une chance sur deux d'être cassé au bout d'une minute, je savais qu'Eva demeurerait dans deux états simultanés (vivante et morte) tant que l'observation n'aurait pas lieu. Ce serait précisément l'ouverture de la boîte qui provoquerait l'effondrement de la fonction d'onde (entendre l'ensemble des réalités alternatives) et déclencherait le choix entre les différentes conditions de la matière. Au bout d'une minute, j'ai tendu les mains vers le couvercle et... »

Ce document partiel a été exhumé des décombres de la maison de Schrödinger après les bombardements de 1942, où le physicien et sa famille ont péri.

On ne saura jamais où les spéculations prometteuses du savant auraient pu mener. Le reste du journal n'a jamais été retrouvé.

## 2

1956.

L'esquisse est imprécise. Lentement, des traits se superposent aux traits. Des ratures noires figurent un cube et un oiseau à l'envers, puis des silex d'os, des taches ocre qui se perdent dans les ombres. Plusieurs membres enchevêtrés dessinent un maillage funeste sur du papier gondolé d'humidité, d'où émanent des odeurs de cire, de colle et de résine.

«Qu'est-ce que c'est?» interroge l'institutrice en montrant le dessin à l'enfant. Ses élèves devaient représenter des animaux de leur choix. Le croquis d'Alain, huit ans, l'a intriguée. Elle lui a demandé de rester à la fin du cours. Ils sont maintenant en tête-à-tête dans la salle de classe déserte.

Elle se prénomme Annabelle; elle aura trente-cinq ans en mai prochain. Si ce n'est une certaine rigidité dans le port de tête, une musculature évoquant celle des nageuses du bloc de l'Est, et une voix plus grave, plus anguleuse que la moyenne, on peut croire qu'elle est belle. Mais sa physionomie trop masculine, légèrement agressive, inspire plutôt aux hommes une certaine forme de crainte, voire de dégoût. Annabelle n'en a cure.

Alain la regarde sans répondre. Ses yeux sont deux émeraudes étrangement pures enchâssées sous une tignasse blonde que l'on suppose infestée d'insectes. Son visage buté porte les marques d'une vie au grand air. Rudes écorchures, lèvres gercées, mauvaise peau.

Les affronts du gel n'expliquent pas les ecchymoses que l'on voit parfois apparaître sur ses bras, et la morsure du froid n'est pour rien dans les zébrures au bas de son dos. Les parents d'Alain sont paysans. De nombreux élèves s'absentent lorsque vient le temps des récoltes. Un travail aussi pénible qu'ingrat, où le rudoisement enseigne beaucoup plus efficacement que les mots les subtilités du métier. Ce que l'enfant ne comprend pas, le cuir de la ceinture sur la peau le lui explique. La région n'offre guère d'autres débouchés que la culture de la betterave et de l'orge. Sinon, il faut aller en ville, à quarante kilomètres de là, ou bien entrer dans la fonction publique, dont les seuls représentants sur ce bout de territoire oublié sont le postier, le maire et, bien entendu, l'institutrice.

« Ce sont des animaux ? insiste Annabelle. Des animaux morts ? »

Toujours le même silence entêté. La maîtresse désigne plusieurs éléments d'un geste vague. L'étrange cube noir illustré d'un oiseau renversé. Une silhouette mi-homme, mi-animal en arrière-plan. On distingue plusieurs têtes de chats à terre, les yeux fendus. Ici, des babines retroussées sur une dentition ensanglantée, là des côtes qui émergent d'un poitrail défoncé comme une phalange au garde-à-vous. Le carnage s'étale avec une telle rage sur le papier froissé qu'il pourrait déborder, les entrailles se répandre à terre, le fumet de la charogne tiède empuantir la salle de classe, le sang couler entre les lattes du plancher puis abreuver la terre battue de la cour. L'odeur de cire et de résine provient des crayons de couleur que l'enfant a écrasés sur la feuille.

« Ils me parlent, dit finalement le jeune Alain.

— Comment ça ?

— On leur a fait du mal. Ils ont souffert. »

L'institutrice soupire. Elle n'a pas vraiment la tête à approfondir ses investigations, d'autant qu'elle pressent une confession laborieuse. Un coup d'œil à l'horloge murale lui indique qu'il est presque 17 heures. Elle devrait être partie depuis au moins une vingtaine de minutes. Compter une heure pour rejoindre la ville, puis l'hôtel, où elle a rendez-vous avec Nathalie. Leurs entrevues se déroulent à l'abri des regards indiscrets, loin du village. Annabelle n'ose imaginer les quolibets, les calomnies qui succéderaient à la découverte de son homosexualité au sein de la commune. Que l'Éducation nationale confie le sort des chères têtes blondes de la nation à une invertie demeure une notion qui excède largement le seuil de tolérance des autochtones. Les parents du village la prennent pour une vieille fille ; c'est préférable.

Le petit garçon s'est de nouveau muré dans le silence. Annabelle s'impatiente. Nathalie et elle ont tellement peu de temps ensemble. L'institutrice ne veut pas être trop en retard.

« Écoute, Alain, je ne peux pas noter ce dessin. Est-ce que tu peux m'en faire un autre pour lundi ? Avec des animaux vivants, cette fois. »

L'enfant réfléchit, puis acquiesce.

« Très bien, sourit Annabelle. Je garde ton œuvre en attendant. Tu peux partir. »

Le gosse détail sans demander son reste.

Annabelle range ses affaires, vérifie que la classe est en ordre avant de fermer la porte. Deux minutes plus tard, elle est sur la départementale, au volant de sa deux-chevaux AZ. Elle allume son tout nouvel autoradio Philips, acheté à crédit pour mille huit cent quatre-vingts francs par mois. Le présentateur



annonce qu'un membre du mouvement poujadiste vient d'être élu plus jeune député de l'Assemblée nationale : Jean-Marie Le Pen. Guy Mollet obtient le vote des pouvoirs spéciaux pour maintenir l'ordre en Algérie. Annabelle n'écoute pas vraiment. Elle s'en veut un peu d'avoir laissé partir son élève. Peut-être aurait-elle dû insister. Mais cela aurait retardé les retrouvailles avec Nathalie, l'étreinte chaude sur un lit de soupirs. Inutile de s'inquiéter, décrète-t-elle enfin. Certains de ses élèves n'ont pas la vie facile. Le gosse a sûrement vu des animaux morts dans un champ ou dans une grange. Annabelle se raccroche à cette hypothèse, puis range la culpabilité au fond de son crâne, dans un endroit reculé où elle ne gênera plus. La jeune femme peut alors se concentrer sur Nathalie, dont elle hume par avance l'odeur mentholée. La peau de l'amante installe déjà un goût salé au bout de la langue, et la lumière de ses yeux danse comme la moire d'une idée lointaine. La musique de son rire est un écho perdu qu'Annabelle retrouvera inmanquablement au bout de son périple. Là où patientent la chair ardente et les gémissements écarlates.

La chambre 203 est leur chambre attitrée. Une simple question de superstition : c'est là que six mois auparavant elles se sont connues pour la première fois, au sens biblique du terme. Ce tutoiement des sens n'avait été précédé que d'un baiser furtif, échangé en bord de rivière après avoir scruté les berges pour vérifier qu'aucun importun ne surprendrait leur élan. Annabelle se souvient du geste instinctif qui avait succédé au flirt. Depuis quelque temps, elle se promenait avec un appareil photo dans son sac. Elle avait acheté le Kodak Instamatic sur un coup de tête, chez un

marchand de la vieille ville. Les clichés qu'elle prenait n'avaient rien d'extraordinaire. Deux personnes âgées sur un banc au milieu du jardin public, dominées par une statue de lion, dont l'une des pattes semblait reposer sur leur tête. Un cycliste qui observait son vélo, le visage incliné, les mains sur les hanches, dubitatif. Une dame promenant son chien, vêtue d'une fourrure identique à celle de son animal. Un serveur en pause, la cigarette dans une main, le plateau vide en équilibre sur l'autre... Les lèvres d'Annabelle étaient encore humides de la salive de sa compagne tandis qu'elle fouillait dans son sac, trouvait le Kodak, et braquait l'objectif sur Nathalie. La jeune femme, surprise, étouffa un rire, la main devant la bouche, les yeux étrécis. L'espace d'une fraction de seconde, le ciel chargé de nuages déposa un reflet métallique sur ses cheveux auburn. L'alliance à son annulaire projeta un éclat violent. Une pression sur le déclencheur. L'instant était immortalisé.

Aujourd'hui encore, Annabelle ignore si ce réflexe – celui de prendre l'appareil – était un geste de tendresse ou de protection. Un peu des deux, sans doute. Une brève discussion, à mi-voix sur le chemin du retour, avait entériné leur décision : l'une comme l'autre refusaient d'encourir le risque d'être découvertes. Nathalie avait donc suggéré de se retrouver à l'hôtel.

Depuis, le rituel s'est installé. Une ou deux fois par mois, les deux femmes unissent leurs corps dans les draps froissés mais propres d'un établissement discret du centre-ville, se convulsent de frissons sensuels, étouffent leurs gémissements de plaisir contre la peau de l'autre. On s'offre mieux à l'extase des caresses réfugiée dans les plis secrets d'autrui.

Nathalie allume une Marlboro. La fumée s'élève jusqu'au plafond, où une auréole brunâtre s'est dessinée au fil du temps. Cette tache, c'est le soupir goudronné d'après l'amour. Ici, dans cette chambre, sur ce lit, des centaines de partenaires ont initié une relation gaie ou triste, parfois destructrice, parfois d'une platitude extrême. Des hommes et des femmes se sont livrés dans le plus simple appareil à des scènes de jouissance pure, où le moindre geste tendre était porteur d'émancipation, mais aussi à des actes de domination ou d'impuissance dénués de sentiment. Seuls, en couple ou à plusieurs, ils n'ont trouvé comme consolation ou point d'orgue à leurs ébats qu'un chaquet de fumée à expulser.

Perdue dans ses pensées, Annabelle a totalement oublié le dessin dérangeant de son élève. « Ça va ? » demande-t-elle à son amie, allongée comme elle sur le dos. Elle l'a sentie prudente, presque craintive dans ses mouvements amoureux.

Nathalie grimace. « J'ai mal à la poitrine. »

Annabelle se redresse, inquiète. « Depuis quand ? »

— Je ne sais pas. Plusieurs jours.

— Où ça ?

— À droite, sous le sein. »

Annabelle se penche. « La peau est un peu rouge. »

— Oui, je me suis grattée. »

L'institutrice tend la main. « Je peux ? »

Nathalie a un léger mouvement de recul. « Je ne préfère pas. » Après une brève hésitation, l'amante précise, presque à contrecœur. « J'ai senti une boule sous la peau. Il faut que j'aille consulter. »

Elle tire une dernière bouffée de nicotine, puis écrase le mégot dans un cendrier à l'effigie d'Anni-

bal le furet : le célèbre personnage de dessin animé inventé par Sidney T. Lawney. L'animal est un curieux personnage stylisé, au regard presque humain, qui depuis un demi-siècle fait le bonheur des enfants (accompagnés de leurs parents), et le désespoir de l'Éducation nationale. Le réveil sur la table de chevet marque 19 h 30. Nathalie doit retrouver son mari et ses deux enfants pour le souper. Il est temps de se quitter.

## PREMIÈRE PARTIE

« Il faut concevoir la ville comme un modèle parfait de tous les ordres, un embarras de simulacres. Le microcosme social, ses contraintes et ses joies grégaires, attire les foules, stimule l'achat et, *in fine*, endort la méfiance instinctive de l'individu pour le paraître. La jouissance miniaturisée du réel, c'est-à-dire réduite aux dimensions de l'homme, constitue un pôle d'attractivité puissant. Dès que l'on insère la civilisation dans la simulation globale, on s'assure d'une coopération sans entrave, d'une servitude volontaire qui n'appartient qu'au consommateur comblé. »

SIDNEY TAYLOR LAWNEY,  
*Le cœur de nos villes*, p. 58.



### 3

Le portier en livrée s'efface et Henri Davodeau pénètre dans l'immense hall. « Il vous attend à l'étage, monsieur. Sur la terrasse. »

Le chef de cabinet de la ministre du Commerce extérieur songe que si l'homme d'affaires préfère le voir sur la terrasse au mois de novembre, c'est que la conversation doit se tenir à l'abri des oreilles indiscretes. Son cœur s'emballe légèrement. Il a toujours eu un certain flair pour les bons coups.

L'Olympe Club. Meubles d'époque, vases garnis de roses en nombre impair. Les chaussures à empeigne surélevée du haut fonctionnaire claquent sur le parquet ciré. Des adhérents en costume noir avec filet gris le saluent. Henri porte le même complet qu'eux, la même cravate rouge cardinal ornée de petits losanges tilleul, très à la mode en 1983, la même chemise blanche, les mêmes boutons de manchette. Ils ne se connaissent pas, mais sa tenue atteste qu'ils appartiennent à une caste identique.

Il gravit les escaliers en marbre. D'autres adhérents,

d'autres costumes, d'autres cravates. Tous mâles, tous blancs.

Il tourne à gauche. Devant lui s'étire un long couloir bordé de hautes fenêtres, style Renaissance italienne, derrière lesquelles on distingue des buildings disproportionnés. Le perpétuel tohu-bohu du centre-ville augmente à mesure qu'il approche de la terrasse. Rugissement des moteurs, coups de klaxon, cris et bourgeonnements d'accélération. Les véhicules foncent, s'arrêtent, repartent. Cette clameur est celle de la frénésie, du fric, de la vitalité retrouvée. Dire que quatre ans auparavant, le pays était à genoux. Reagan a su redresser la nation. Certes au prix de quelques sacrifices douloureux, mais tout de même, quelle poigne, quel élan ! Si seulement la France n'était pas aussi timorée... Le tournant de la rigueur initié par Delors l'année précédente avait provoqué des cris d'orfraie. Haro sur le gouvernement. Mitterrand n'en demandait pas tant. Il s'agissait de faire comprendre à la population que le programme commun avait vécu et que l'État providence ne résisterait ni aux attaques contre le franc, ni aux augmentations du prix du baril.

John Solaström, la soixantaine, chevelure blanche abondante, se tient de dos, un verre à la main. Il paraît contempler Flower Street.

Dès qu'il entend les pas de Davodeau, il se retourne, sourire aux lèvres. Dents blanches, main tendue.

« Monsieur le chef de cabinet, enchanté de faire votre connaissance. Rochette m'a dit le plus grand bien de vous. »

Charles Rochette et Henri Davodeau se sont rencontrés à l'adolescence. De Gaulle a utilisé les talents de Rochette, descendant direct de La Fayette, en le nommant ministre du Commerce extérieur sous



Pompidou II. Juste avant Noël, l'ancien ministre a intercepté Davodeau entre deux portes. «Contacte Solaström. Voici son téléphone à Los Angeles. Ça a l'air important.» Il n'en avait pas dit plus.

John Solaström, milliardaire de l'immobilier, serre la main du haut fonctionnaire d'une poigne énergique. «Comment va Rochette? J'ai entendu dire qu'il était malade.

— Oui. Il craint de ne pouvoir mener les entretiens dans de bonnes conditions.

— Allons, pas de fausse modestie. Vous savez très bien que ce n'est pas la seule raison.»

À ce stade-là, Henri a deux options. Soit persister sur la voie du mensonge par omission, soit avouer la vérité. Redoutant de trop bons renseignements de la part de Solaström, il choisit la seconde solution.

«En effet. Rochette sait reconnaître une affaire quand elle se présente, mais il sait également passer la main lorsque le poisson est trop gros. Voilà pourquoi il m'a contacté.

— Cette franchise vous honore, monsieur Davodeau.» Une pause, un instant de réflexion savamment dosé, puis une question à brûle-pourpoint : «Vous considérez-vous comme un pragmatique?»

Davodeau ne se laisse pas déstabiliser. Son cerveau, affûté, trouve immédiatement une repartie. «Nous sommes tous des fils d'Adam Smith. Nous nous coulons dans l'ordre naturel des choses.

— Je préfère Mandeville.

— *Quittez donc vos plaines, mortels insensés! Laissez faire! Laissez passer!*

— Vous connaissez vos classiques. Les vices privés font le bien public.

— Mandeville va plus loin : la morale et la prospérité sont inconciliables dans une société moderne.

— Et nous, nous avons fait notre choix, n'est-ce pas ?

— Adam Smith n'aimait pas Mandeville. Il jugeait sa fable immature.

— C'est le rousseauiste en vous qui parle. » Solaström sourit. Pour autant que Davodeau puisse en juger, son interlocuteur paraît quelque peu rassuré. L'homme d'affaires jette un coup d'œil par-dessus son épaule. Un serveur se tient au garde-à-vous près de l'entrée de la terrasse.

« Vous prenez quelque chose ?

— Un Martini avec une rondelle de citron. Bien remué.

— Bon choix, complimente le magnat, en apparence plus détendu. Moi aussi, j'aime le gin dilué. » Il adresse un signe au serveur. Deux doigts dressés – le pouce et l'index –, puis les cinq doigts. Henri imagine qu'au point où ils en sont, aucun élément de son pedigree, aucun trait de son caractère ou de ses goûts en matière de boisson n'est étranger à Solaström. L'employé s'éclipse sans un mot. Les cinq doigts écartés indiquaient peut-être le temps durant lequel l'homme d'affaires désire ne pas être dérangé en compagnie du Français.

« Asseyons-nous. »

Ils prennent place au bord de la terrasse déserte. Les frimas de l'automne n'ont pas altéré les cieux du Pacifique, d'un bleu immense, violent, presque trop pur pour cette mégalopole fiévreuse.

Henri Davodeau observe les buildings arrogants de l'autre côté de la rue, qui n'ont d'autre ambition

que le ciel et substituent le poids de l'ostentation à celui de l'Histoire.

« Vous êtes venu avec la délégation française ? s'enquiert l'homme d'affaires sur un ton badin.

— Tout à fait, confirme patiemment Davodeau. Notre ministre du Commerce extérieur devait se rendre à New York. »

Le promoteur avance un premier pion : « À votre retour, n'entrez pas dans les détails de votre visite, vous voulez bien ? Toute indiscretion prématurée serait dommageable à la suite des opérations.

— Soyez sans crainte. »

Le milliardaire laisse passer un instant de silence, étudie sans se cacher la posture de son vis-à-vis, les détails qui pourraient trahir une anxiété quelconque.

Il se décide enfin.

« Vous restez jusqu'à quand ?

— Je dois partir ce soir.

— Rentrez donc demain. Je voudrais vous présenter quelqu'un. » Le Français attend des précisions, et le promoteur enfonce le clou : « Je peux vous assurer que vous ne le regretterez pas. »

Il adresse alors un signe au serveur qui, Davodeau s'en rend compte, patientait depuis un bon moment hors de portée de voix, les deux boissons posées en équilibre sur un plateau.

Solaström lève son verre à l'intention du fonctionnaire. Les deux hommes n'ont plus besoin de discuter pour se comprendre.

« Aux affaires.

— Aux affaires. »

Au début, ce sont de grandes plaines parsemées de blé, de colza et de betterave. Les fermes, avec leurs porches monumentaux et leurs petites gens, se protègent comme elles peuvent. On rassemble les bâtiments ainsi que leurs occupants, tels des oiseaux frileux et mesquins, pour partager le prix du pain et la toiture unique. Quelques maisons en moellons de meulière apparente, enduites d'un crépi aussi clair que de la lymphe, exposent leurs flancs de calcaire aux aquilons des larges espaces. Les ouvertures entourées d'une bande de plâtre lissé soulignent la rusticité des bâtisses.

Les territoires en friche, à la lisière du progrès, s'éloignent à l'est. Les lendemains de pluie, lorsque l'atmosphère est expurgée des particules de mica en suspension, une nostalgie précoce peut naître de l'immensité, devenue lumineuse et dominatrice. Les lacs aussi denses que le ciel demeurent plombés par une eau trop lourde. Il émane des rares villages alentour, moins de quatre mille habitants au total, un triomphe de l'oubli, une esthétique de l'effacement scandé par l'imminence d'une catastrophe, dont le processus semble interrompu pour un temps indéterminé. Les aubes grises succèdent aux crépuscules sans but. On a passé un pacte d'usure avec les murs, on s'y ennuie. L'enracinement paraît si profond qu'il empêche de se consumer dans les rituels féroces des temps modernes.

Julien vient d'entrer au collège. Une heure de bus à l'aller, une heure au retour. Des profs assommés par les calmants ou à la limite de l'apoplexie. Le cirque de la domination masculine et des coups de poing à l'épaule dans la cour de récréation. La colle sniffée

aux toilettes, les génitoires schématisés au marqueur sur les cloisons, le mystère des filles et les rires des copains.

L'Oric 1, création de cinq messieurs austères en costume cravate sur le campus de Cambridge, s'est implanté dans les foyers. La revue *Tilt* publie des retranscriptions de *Centipede* ou d'*Invaders* en basic. *Starfix* fait sa couverture sur John Travolta et on trouve les *Livre dont vous êtes le héros* dans tous les kiosques. Rechercher la couronne des rois dans la forteresse de Mampang, atteindre la cité perdue de Vatos et détruire les statuettes convoitées par Vatos, déjouer les pièges du labyrinthe de Sukumvit, peuplé de monstres innommables. Si vous avez le parchemin écrit par le squelette guerrier, rendez-vous au 222. Sinon, allez au 247.

Le professeur d'anglais est absent. Julien choisit sciemment d'ignorer les injonctions parentales qui lui interdisent de quitter le collège avant le passage du bus. Deux copains, Rémi et Thomas, lui proposent de rentrer en stop.

Ils tendent le pouce depuis cinq ou six minutes lorsque Thierry, le père de Thomas, passe en camionnette à la sortie de l'agglomération. Le véhicule d'un blanc douteux, dont les flancs s'ornent d'une inscription au pochoir – «Boucherie Imbert» –, s'arrête sur le bas-côté. Un visage replet, quoique légèrement affiné par un bouc à la Frank Zappa, s'encadre par la vitre entrouverte. Thierry a trente-cinq ou trente-six ans. Sa mauvaise peau, son ventre rebondi sont autant de vestiges d'une adolescence que l'on devine difficile. Il a coupé ses cheveux bruns court devant et long derrière, sacrifiant en cela à une mode capillaire du moment. Il fait monter les enfants à l'arrière. D'épaisses volutes de

fumée masquent à peine l'odeur de sang. Personne ne se risque à ouvrir les vitres par un froid pareil. Durant le trajet – une quarantaine de minutes – Thierry allume trois nouvelles cigarettes. Les mégots ne quittent pas ses lèvres, même lorsqu'il prépare sa viande le matin. Certains clients soupçonnent l'artisan d'agrémenter ses steaks de quelques pincées de cendre involontaires. D'autres s'interrogent sur le mode de vie atypique du boucher : pensez donc ! Seul avec un fils, jamais remarié. Les gamins, eux, n'ont cure de ces spéculations. Thierry est le père de Thomas, et puis il les ramène chez eux, c'est bien suffisant. Le conducteur interroge ses jeunes passagers sur le collège, raconte deux ou trois anecdotes de son cru, à l'époque où il était élève dans le même établissement, puis demande à Rémi et Julien des nouvelles de leurs parents. La radio diffuse en sourdine un reportage sur les demi-finales du championnat du monde d'échecs. Kasparov l'a emporté sur son adversaire, Kortchnoï, en utilisant la variante Paulsen de la défense sicilienne.

La camionnette s'arrête dans un grincement d'amortisseurs fatigués devant le panneau d'entrée du village. « Lensil vous souhaite la bienvenue ». La tôle signalétique est perforée de plusieurs trous cerclés de rouille, souvenirs d'un mouvement d'humeur d'un chasseur éméché. La mairie n'a pas encore trouvé le moyen d'allouer une ligne de budget au remplacement de la plaque.

Les enfants remercient le boucher, qui repart aussitôt, non sans avoir préalablement demandé à son fils d'être là quand il rentrerait.

Après avoir longé l'ancienne bibliothèque, aujourd'hui en ruine, puis la rue du Pont qui mène à la fontaine, ils croisent Jérôme, le garde champêtre. Grand,

solide, coupe en brosse et moustache taillée à l'avenant, le fonctionnaire les salue d'un air distrait. Peut-être garde-t-il en mémoire la vilaine chanson que Julien, Thomas et Rémi entonnaient un peu trop fort dans les rues du village, à l'époque de la primaire. *Le garde champêtre qui pue qui pète, qui prend son cul pour une trompette*. Jérôme paraît pressé, mais Corinne, la coiffeuse, est parvenue à l'acculer contre la devanture de son salon. Son chat a disparu depuis plusieurs jours et elle semble déterminée à obtenir l'attention de l'autorité publique. Les enfants se seraient volontiers arrêtés pour glaner quelques renseignements, voire aider l'infortunée maîtresse, mais cela n'aurait pas été du goût de Jérôme, très sourcilieux quant à ses prérogatives.

Les collégiens passent ensuite devant le banc de Lucienne, d'Armande et de Paulette, les doyennes du village, qui, inamovibles, regardent les habitants se livrer à leurs activités quotidiennes. Elles répondent du bout des lèvres au bonjour sonore du trio, avant de retourner à leur contemplation sédentaire.

Les élèves se quittent sur un bord de trottoir craquelé. Samedi prochain, on poursuivra la partie de jeu de rôle entamée chez Rémi. *Empire des chimères* s'inspire de l'ancien wargame *Chainmail*. La version pirate de la *sequel*, réservée aux experts, est d'une complexité effarante.

## Empire des chimères II

Andy, le loup arctique, et Louis, le lombric, regardent leur ami le corvidé blanc approcher sur la terrasse du fast-food, presque déserte en cette première heure des soldes mensuels.

«Salut Eddy», s'écrient en chœur les deux camarades.

La corneille albinos tente de sourire, le bec écarté dévoile une rangée de dents incrustées de bagues métalliques étincelantes, maintenues en place par un fil de fer horizontal. Quelqu'un, quelque part, a décidé que la dentition proéminente de l'animal avait besoin d'être réajustée. Chose inhabituelle chez ce boute-en-train d'Eddy, son sourire figure une pâle imitation de la joie. Il semble fatigué, abattu.

«Tu as l'air crevé», constate Andy en sortant un mouchoir d'une poche taillée dans son pelage. Ces temps-ci, il est tout le temps enrhumé. Le changement de saison, peut-être, même si Simplicité ne connaît pas les saisons. Un faux soleil, propice aux déambulations consuméristes, illumine en permanence les allées ouvertes, les galeries et les esplanades de la ville. Une bande-son fait gazouiller des oiseaux figés dans un printemps éternel. Rien dans les couleurs pastel et le reflet indolent des grandes silhouettes sur les vitrines des enseignes n'évoque l'existence d'un autre monde.

«Ah, mes amis, soupire Eddy en s'affalant sur une chaise en styrène jaune. Si vous saviez la nuit que j'ai passée ; je n'ai pratiquement pas fermé l'œil. J'ai rêvé qu'on m'avait enfermé dans une cage avec des chiens qui se ressemblaient tous.

— Pléonasme, s'amuse Andy le loup, pour qui les chiens représentent une tare au sein de la grande famille des canidés.

— Ils parlaient, continue Eddy sans faire attention. Ils me disaient que la viande humaine avait un goût étrange, une saveur taboue qui en effrayait plus d'un, mais que la faim était plus puissante que l'instinct. Ils attendaient un homme avec du soleil noir dans les



yeux. Un ogre assez puissant pour dévorer la lumière alentour. Ensuite, ils ont ouvert la gueule et j'ai vu leurs crocs...»

Eddy secoue la tête, laisse passer un frisson. Andy et Louis l'observent, fascinés. Ont-ils jamais entendu conte plus effrayant ?

« L'instant d'après, continue Eddy, je m'envolais au-dessus d'un village étrange, des rues en colimaçon, presque pas de magasins, aucune grande surface, et des nuages partout. Horrible.

— Des nuages ? interroge Andy qui, malgré ses efforts, ne se souvient pas avoir jamais contemplé le moindre cumulus dans le ciel de Simplicité.

— Des nuages, confirme tristement le corvidé blanc.

— Une boisson ? » propose Louis.

Le ver de terre intervient rarement dans les conversations car il est affligé d'une timidité malade. Ses prises de parole tombent souvent comme un cheveu sur la soupe et le simple fait d'attirer l'attention provoque chez lui des rougissements de lampion.

« Je... Je veux bien », bredouille Eddy.

Andy hausse un sourcil. « Ça ne va pas ? »

— Pas trop, non... Je n'ai peut-être pas assez mangé à midi.

— Il est à peine 11 heures », constate le loup arctique, un œil sur l'horloge du snack.

Eddy répond d'une façon mécanique, un filet de bave au menton. « De toute façon, il est tard. Je dois rentrer.

— Mais tu viens à peine d'arriver, s'étonne Louis en rougissant de plus belle.

— Je... Je ne... » Le plumage d'Eddy ondule, il semble pris de convulsions, les spasmes gagnent les

muscles du visage, le bec se crispe en un rictus lar-moyant. L'oiseau blanc essaye de parler, mais les mots se transforment en grognements bestiaux, en râles d'agonie.

Le fier compagnon d'Andy et Louis chute brusquement sur le linoléum de la cafétéria. Le loup et le ver s'écartent d'un bond. Les quelques clients présents et les employés tournent les yeux vers eux.

Brusquement le dos de l'oiseau ploie, la peau se fend, et une myriade de protubérances blanchâtres émergent de l'épiderme, champ de bacilles fongiques disséminés le long des vertèbres et de l'acromion.

Andy et Louis ont un mouvement de recul. « La Peste zombie ! » s'exclament-ils.

*Horreur !* panique l'un des clients. Un employé se précipite vers un téléphone mural couleur aubergine. *Il faut appeler la brigade sanitaire, vite !*

Andy comprend en un éclair qu'il doit agir s'il veut sauver son ami. La brigade sanitaire, spécialement créée pour la Peste zombie, n'a pas la réputation de traiter les infectés dans les limites de la déontologie médicale.

Un bref regard au ver écarlate, qui se tient pétrifié au milieu de la cafétéria. « Louis, aide-moi ! » vocifère le loup. Sans attendre, il place l'aile gauche d'Eddy sur ses épaules. « Louis ! » répète Andy. L'interpellé frémit, puis réalise qu'il faut passer à l'action. En une reptation fluide, il vient soutenir l'autre aile du passereau.

La tête d'Eddy ballotte sur un cou devenu trop faible, les yeux roulent dans les orbites, à moitié recouverts de la fine membrane des paupières.

Andy grogne : « On ne peut pas te porter seuls,

Eddy. Tu vas devoir y mettre du tien. Ils ont contacté les chats de la brigade, il faut fuir. »

*Les capacités d'un zoomorphe pacifique ne sont pas représentées par des caractéristiques, mais par deux aptitudes : l'instinct et le mouvement. En jeu, ces aptitudes devront être utilisées exactement comme des valeurs de compétence. L'instinct, par exemple, recoupera la capacité d'adaptation, mais aussi le bilan d'acuité sensorielle. Le mouvement, quant à lui, mobilisera les compétences d'athlétisme et d'agilité.*

Le visage d'Eddy se liquéfie. Les méplats s'affaissent, une joue pend contre l'épaule d'Andy, y laisse une empreinte gluante de moisissure. Un œil est sorti de sa cavité, uniquement retenu sur la pommette par le nerf optique. Plusieurs dents, déchaussées, ne tiennent plus que par la bonne grâce de l'appareil dentaire. Le corvidé blanc est atteint d'hypersudation, ses pores dégorgent un liquide épais où grouillent des phalanges de bactéries. Dans les espaces moites que la peau distendue a laissés à l'air libre, les filaments opalins tendent leurs racines inversées vers le ciel.

*Si l'animal menacé est en position d'infériorité, il devra subir un dé de pénalité. Au terme du test de compétence, s'il veut fuir, il lui faudra utiliser sa valeur de mouvement. En cas de blessure ou de maladie, il ne pourra éliminer que deux points de dommage par jour.*

« Dépêche-toi, Eddy. Remue les pattes si tu veux vivre!

— Emmenez-moi... aux Épouvantables Terres. Chez Oskar.

— Mais Oskar n'existe pas. C'est une légende. Et les terres qui lui appartiennent font également partie du folklore. Il n'y a pas d'autre pays que Simplicité.

— Si. Tinky Two, Oncle Moe et Pablito... y sont allés.

— Tinky Two, Oncle Moe et Pablito ont disparu depuis deux mois. Plus personne n'a entendu parler d'eux.

— Justement. »

## 5

Jérôme arrête sa 4L de fonction sur le petit parking du village. Moins de voitures chaque jour, lui semble-t-il. Malgré l'avènement de la société automobile et l'essor des grandes surfaces périphériques, typiques agitations secondaires du progrès, la lente désertification se poursuit. Question tourisme, autant oublier. Il ne viendrait à aucun voyageur l'idée d'effectuer un détour par le patelin. Séjourner à Lensil, ce serait s'égarer, se perdre dans des limbes retirés du temps, attester de sa propre défaite à meubler ses loisirs. L'isolement constitue dans ce coin de campagne autant un motif de fierté qu'une fatalité que rien ne peut enrayer. Les habitants de la région voient gris. Ils ont beau agiter les bras, c'est une vilaine suée qui leur trempe l'échine, un mauvais sang qui noie les veines et les cœurs.

Jérôme entend régulièrement parler, comme tout un chacun, de divers projets d'installation. On évoque à certains conseils municipaux la possibilité d'une zone d'activité commerciale, la création d'une infrastructure sportive financée par le conseil régional... sans

que rien ne se concrétise jamais. Il sait que si le progrès gagnait les endroits les plus reculés du territoire, la profession de garde champêtre, qu'il occupe depuis son départ de l'armée, d'abord dans une commune du sud, puis ici, pourrait connaître une transformation radicale. Elle pourrait même disparaître. Mais pour l'instant, il ne s'inquiète pas. Ici ou ailleurs, les municipalités ont encore besoin d'hommes vigilants, et puis il a d'autres préoccupations.

Le bar l'a appelé. Alain, le plombier au chômage, fait encore des siennes. Il a sans doute trop bu, une fois encore.

Il remonte à pied la rue du Pré, fermée depuis des mois pour cause de travaux. La mairie n'avait pas les autorisations de la DDE pour effectuer certains aménagements et, depuis que l'on a creusé des tranchées, d'étranges taches vert-jaune sont apparues sur le bord des canalisations. Roger Dumont, l'adjoint à l'urbanisme, penche pour une variété d'*achronalis anomalia*, un champignon microscopique qui se développe au contact de l'air. Le chantier est en suspens jusqu'à nouvel ordre. Les administrés sont ravis. Corinne surgit comme un diable de sa boîte au moment où il passe devant le salon de coiffure. Toujours impeccablement maquillée, tirée à quatre épingles, elle pourrait être jolie si elle n'était sans cesse à la limite de l'hystérie. « Vous avez retrouvé Pompon ? » demande-t-elle sans préambule. Jérôme a un instant d'hésitation avant de comprendre. Le chat ! Il avait oublié cette histoire. Ce mois-ci, plusieurs félidés ont disparu sur la commune. Quatre propriétaires au moins se sont déclarés. Rien d'alarmant, les chats sont coutumiers d'escapades prolongées. « Je m'en occupe, madame Dutreuil », élude le fonctionnaire

en tentant une habile manœuvre de contournement. Mais la coiffeuse n'a pas l'intention d'abandonner. Comble de malchance : son salon est désert. Jérôme s'interroge parfois sur les conditions de survie de certains commerces en milieu rural. Corinne bloque le passage. « Vous n'avez rien fait, c'est ça ? »

Être garde champêtre réclame une dose de patience à faire pâlir un moine trappiste, se dit Jérôme. Et un sens de la diplomatie au moins équivalent. Arrêter en douceur les gamins qui volent des friandises à l'épicerie, disperser avec tact et fermeté les adolescents qui boivent des bières sous les arcades, verbaliser sans acrimonie les véhicules mal garés, retrouver les propriétaires des maisons à l'abandon – squattées par les gosses – pour les obliger à sécuriser les lieux, rappeler aux jardiniers du dimanche de tailler leurs haies, et aux riverains de ne pas jeter leurs ordures n'importe où. Tel est le sacerdoce de Jérôme.

« J'exige de savoir où est Pompon, persiste la coiffeuse, les joues rouges, l'œil injecté. Je paye des impôts. »

Les impôts. Jérôme entend cet argument presque tous les jours. Les mécontents forment une cohorte ininterrompue de contribuables spoliés. Il doit tenir encore trois ans avant d'obtenir ses droits à la retraite. Trois ans. Est-ce qu'il regrettera ces culs-terreux vindicatifs, ces petites gens bellicistes ? Cela n'est pas impossible, car il sait au fond de lui, malgré l'exaspération qui parfois le gagne, qu'il les aime bien, ces râleurs impénitents, ces inconscients dangereux, ces idiots fiers de leur rire sans grâce et de leurs bottes crottées.

« Vous n'avez pas cherché mon chat », affirme la coiffeuse.

Trois collégiens passent devant eux, les saluent. Julien, Thomas et Rémi. De bons gamins, pense Jérôme. Pas pires que les autres. Il leur répond machinalement puis se tourne vers Dutreuil.

«Écoutez, madame, je suis pressé et...

— Il me manque tellement. Je suis sûre qu'on l'a enlevé.»

L'agent sent qu'il doit trouver une parade, faute de quoi la coiffeuse se lamentera jusqu'à ce soir. Il se résout à employer une technique imparable : il baisse les yeux sur sa montre. «Ah, désolé, madame Dutreuil. On m'attend à la mairie.»

La coiffeuse le fixe, la lippe tremblante, la paupière courroucée. Jérôme s'en veut un peu d'employer ce subterfuge mais il n'a pas vraiment le choix. Il contourne son interlocutrice avant qu'elle ne se ressaisisse, et remonte la rue d'un bon pas, sans regarder en arrière. La coiffeuse ira peut-être se plaindre en mairie. Grand bien lui fasse.

Au niveau du monument aux morts, il oblique en direction des arcades. Marc, le patron du débit de boissons, l'attend sur le seuil de son établissement.

## 6

Alain est au fond de la salle, ramassé comme un fauve, juché au-dessus de son ballon vide. Une chaise est renversée à côté de la table. Des débris de verre, par terre, baignent dans un liquide d'origine indéterminée. Cindy, la jeune serveuse que Marc, le patron, paye au noir quand il a besoin d'aide, se tient en retrait avec deux clients guère plus rassurés qu'elle.

«Il m'a cassé une bouteille, s'est indigné le respon-

sable dès que Jérôme est apparu sous les arcades. Il refuse de payer et de partir. Je ne vais quand même pas lui rentrer dedans.» L'auteur de ces paroles est pourtant un solide gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix. Dans sa jeunesse, il ne répugnait pas à faire le coup de poing. Jérôme sait par ailleurs qu'il a un nerf de bœuf caché sous son comptoir. Mais Alain est un ami d'enfance, et un client on ne peut plus régulier. Par ces temps de disette, la clientèle fidèle se soigne.

Alain est doté d'une pilosité impressionnante. Les longs poils blonds sur ses bras confèrent à son petit corps trapu une aura primaire vaguement menaçante. Jérôme sait que l'individu, malgré sa modeste taille et son embonpoint, peut se révéler d'une rapidité et d'une agilité surprenantes. Il l'a vu jouer avec ses gamins au stade, à l'époque où sa femme honorait encore le domicile conjugal de sa présence. Le départ de l'épouse et des deux enfants pour une communauté religieuse à tendance sectaire a surpris tout le monde, Alain le premier. Les plaintes déposées à la gendarmerie sont restées sans effet notable. Il n'a pas fallu longtemps au plombier, qui bénéficiait déjà d'une solide descente, pour dégringoler. Aujourd'hui, il fixe, hébété, son verre vide et ses mains inutiles. À ce stade-là, on ne peut plus déterminer si c'est la dive boisson qui est responsable de son infortune, ou l'inverse. L'entreprise qui l'employait s'est débarrassée de lui au bout du quatrième chantier négligé. À présent, il vit seul dans une maison trop grande, au bord de la départementale, et dépense la majeure partie de ses allocations en spiritueux.

«Alain ? appelle Jérôme d'une voix douce. Ça va ?» Le garde possède une matraque, qu'il juge pour l'instant inutile d'empoigner. Il contourne une première



table d'un pas sûr mais prudent. L'ancien plombier ne répond pas. Son visage écarlate, les capillaires broyés par l'éthanol, n'est qu'une surface de glaise poisseuse. Jérôme lit dans ses yeux verts la détresse immense de celui que tout indiffère. Il approche.

« Tu dois rentrer chez toi, Alain. Pour le remboursement, on verra demain, d'accord ? » Il jette un coup d'œil à Marc. Le patron ne semble guère satisfait de cette option, mais paraît disposé à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Une main en avant, tendue en un geste secourable, Jérôme s'adresse au souïlard : « Tu arrives à te mettre debout ? »

Alain lève les yeux, peine à reconnaître son interlocuteur.

« Casse-toi. Je veux rester là. »

— Tu sais que ce n'est pas possible, Alain. Tu fais peur aux gens. Rentre chez toi. Tu es fatigué, tu dois te reposer.

— J'ai dit : casse-toi ! » Alain bondit par-dessus la table. Cindy pousse un petit cri. Le mouvement de l'ivrogne est prévisible, incertain : Jérôme n'a aucun mal à attraper son agresseur par l'avant-bras et à le faire chuter en douceur. Alain glisse plus qu'il ne tombe sur le plancher. Instantanément, le garde est sur lui, dans son dos. La clef au bras suffit à immobiliser l'adversaire. Il évite de serrer. De toute manière, Alain ne sentirait pas la douleur dans l'état où il se trouve. Dans ses muscles gorgés d'alcool, la vigueur bien qu'encore perceptible décroît de seconde en seconde.

« Lâche-moi, balbutie-t-il. Laisse-moi partir ! » Sa voix chevrote d'indignation, peut-être de sanglot.

Et Jérôme, plaqué contre son échine, la bouche tout

près de son oreille, murmure sur le ton d'une litanie, presque d'une berceuse : « Ça va aller, ça va aller... »

Ils sortent l'un après l'autre du débit de boissons. D'abord Alain, puis Jérôme. La méfiance réciproque leur confère une allure singulière. Ils ressemblent à deux amis qu'une longue période de séparation aurait rendus distants, empruntés. Les rues du village sont à peu près désertes. Jérôme se tient un mètre derrière Alain, vérifie qu'il ne s'écarte pas du chemin prévu pour lui : celui du retour à la maison et d'une bonne douche froide.

Le responsable de l'agence immobilière *Davodeau et fils*, Denis, les regarde passer, les bras croisés sur le seuil de sa petite entreprise. Un sacré paroissien, celui-là aussi, médite Jérôme. Denis est le fils cadet de Marcel Davodeau, artisan de toutes les transactions immobilières du canton pendant quarante ans et figure bien connue des habitants. Lors de son départ à la retraite, il a laissé l'agence à ses deux fils. Mais depuis la défection de l'aîné, parti accomplir une carrière de haut fonctionnaire à la capitale, l'agence jadis florissante périclute doucement. Il suffit pour s'en convaincre d'examiner l'enseigne défraîchie, de consulter les photos jaunies et gondolées vantant sans enthousiasme les mérites de biens à l'abandon. À croire que le plus jeune des fils Davodeau, persuadé d'être taillé pour un autre destin, s'applique à ruiner l'héritage familial.

« Alors, ricane le vendeur. Encore une arrestation musclée ? »

Jérôme ne répond pas. Il voit dans ce sarcasme l'expression d'un désarroi, dans cette provocation

une manœuvre pour tenter de hâter une catastrophe qui tarde à se produire.

Le garde champêtre sent le regard de Denis les accompagner un moment le long de la rue, puis il entend la porte de l'agence claquer. Le cadet des Davodeau est retourné dans son bureau ainsi qu'on s'enterre dans un caveau. Le désœuvrement édifie une geôle plus pernicieuse encore que l'alcool.

Devant lui, Alain continue d'avancer d'une démarche de bagnard, le dos voûté, la tête baissée. Ses bras courts se promènent en un balancement de primate. Le calme et la résignation ont succédé aux agitations des transes éthyliques.

## 7

La maison est déserte. Les parents de Julien sont encore au travail et Jean, son grand frère, au lycée. Ce dernier est parvenu à suivre une scolarité à peu près normale en dépit d'une personnalité problématique.

Julien sait qu'il n'a pas le droit de pénétrer dans la chambre de son frère mais, en l'absence de témoin, la tentation est trop forte. Ce repaire, cet antre recèle de nombreux trésors, d'innombrables mystères. Un couteau vietnamien semblable à celui de Rambo caché dans le tiroir de la table de chevet, un nunchaku accroché en haut de la porte, une collection de *Strange* remise dans l'armoire. C'est à la recherche de ces illustrés que Julien entreprend sa fouille. Son personnage préféré s'appelle Rom, le plus grand des chevaliers de l'espace. L'adolescent l'imagine survoler en pleine nuit les côtes rocheuses du sud-ouest de l'Angleterre. Seuls une mouette immobile et un chien

de berger remarquent son arrivée. *J'ai tenté d'oublier mon chagrin en luttant contre des spectres*, songe le cyborg mélancolique. *Moi qui vénérerais la paix, je suis devenu une véritable machine de guerre.*

À la grande perplexité de Julien, les comics ont disparu. D'abord, il maudit son frère, puis, dans un mouvement presque simultané, s'inquiète d'une telle opération d'escamotage. L'aîné a peut-être deviné ses incursions clandestines, auquel cas Julien se prépare à endurer une soufflante peu ordinaire. Les réactions de Jean sont parfois excessives, presque effrayantes. Pourtant, il n'a jamais levé la main sur son cadet. Julien n'a pas peur de lui, c'est son frère, mais il se souvient encore du jour où Jean l'a défendu contre un type plus grand que lui dans la cour d'école. Bilan, une oreille arrachée et un voyage aux urgences pour la brute qui le persécutait, un œil au beurre noir et deux dents cassées pour Jean. Quinze jours d'exclusion pour les deux belligérants. Jean avait accepté la sentence sans broncher. Personne n'avait jamais connu le motif d'un tel déchaînement de violence. Un secret parmi d'autres entre eux.

Depuis qu'il est entré au lycée, Jean a installé une sorte de distance entre lui et le monde extérieur ; c'est en tout cas le sentiment de Julien. Il lui arrive de rester enfermé des week-ends entiers dans sa chambre, d'où il ne sort que pour participer en silence aux repas. Le reste du temps, il demeure retranché derrière la porte close. Julien colle parfois son oreille au panneau afin de glaner des indices. Pas un bruit, pas un souffle n'émerge de la chambre. Pas le moindre murmure, ni le plus petit signe de vie. Les activités ou plutôt les non-activités de son frère demeurent une énigme complète.

Dans l'armoire, un sac de sport a remplacé la pile de *Strange*. Il n'est pas vide. Julien en tâte le contenu du bout des doigts. Surface assez dure, un peu flexible. Les contours parallélépipédiques lui confirment la présence d'un carton à l'intérieur. Il fait coulisser la fermeture Éclair. La boîte est très étrange. L'oiseau qui figure sur le couvercle – une corneille blanche inversée, les pattes en l'air – ressemble beaucoup à celui du coffret noir d'*Empire des chimères*, mais a l'apparence d'une mauvaise imitation, d'un brouillon du modèle définitif. Julien soulève le carton, trop léger pour contenir des livres. Un petit objet mou roule dans la boîte lorsqu'il la secoue à côté de son oreille. Il hésite. Le risque est grand d'être démasqué. Soudain, il se décide, ouvre le couvercle d'un geste sec. D'abord, il ne comprend pas ce qu'il voit. Un morceau de caoutchouc oblong, gros comme un doigt d'enfant. Un index. Il approche son visage. D'une façon absurde, il pense en premier lieu à un jouet, une farce d'Halloween. Le réalisme est saisissant. Les plis de la peau, la lunule de l'ongle et la chair flétrie au centre de laquelle pointe une portion d'os sont d'une redoutable expressivité. Julien n'a jamais vu un accessoire aussi élaboré. Chaque détail est restitué avec un scrupule inouï. Il distingue les crêtes papillaires, les pores de l'épiderme. Un vernis gris, orné de minuscules paillettes jaunes, recouvre la kératine de l'ongle. On a poussé la perfection jusqu'à appliquer le film coloré à la hâte, mimant une imprécision d'enfant. Le bord antérieur de la lame cornée a été rongé, si bien que l'on devine les marques de dents de lait sur la crête abîmée, quenotte de fillette et pulpe à vif.

Cette extrémité ne peut pas être factice. Le rendu lui semble trop précis. Le contraste entre l'abstraction

grandissante et la brutalité de la prise de conscience est presque douloureux. Julien lâche la boîte. Le doigt rebondit sur la moquette, paraît vouloir s'enfuir, comme un pois sauteur auquel on inflige la morsure de la flamme. Il observe l'appendice qui s'immobilise à ses pieds. La stupéfaction n'a pas encore tout à fait triomphé de l'incrédulité. S'agit-il d'une mauvaise blague, d'un tour que Jean lui aurait joué à sa façon, pour le punir de ses incursions furtives ? Dans l'hypothèse démente où ce morceau d'anatomie serait authentique, comment son frère a-t-il pu entrer en sa possession ? Comment se procure-t-on un doigt enrobé de chair ? Julien songe à un roman délirant que Rémi lui a passé. Nostradamus, étudiant à l'école de médecine de Montpellier, parvient à convaincre le jeune Rabelais d'alimenter le théâtre d'anatomie de l'université, cédant en cela à une tradition pittoresque en vigueur au XVI<sup>e</sup> siècle. Après avoir échoué à trouver des corps fraîchement inhumés dans le cimetière du couvent de Saint-Denis, les deux compères se lancent dans une expédition homérique pour voler des cadavres au gibet de Montfaucon. Julien doute que l'on puisse reproduire pareil exploit en 1983. Il connaît les goûts macabres de Jean, mais ses inclinations ne suffisent pas à expliquer, à justifier la présence de cette boîte dans le sac de sport. Julien repense aux longues périodes de réclusion de son frère dans la chambre. Il n'ose imaginer à quoi il occupe son temps. La manière dont un tel trophée digital peut distraire une âme méditative suggère des usages que son esprit se refuse à envisager complètement.

Une froide lumière endeuille les champs, puis la nuit de novembre s'installe. Un rayonnement sensible se disperse dans la campagne environnante. La lente respiration des choses ne ressemble plus au halètement quotidien. Le tranchant de la lune évoque la lueur incertaine d'une bougie qui se noie. Son éperon acéré s'élève dans les ténèbres, et son ombre paraît solidifiée. Au loin, un lapin égaré crie, broyé entre les dents de quelque prédateur. Julien s'installe à table, avec son père, sa mère et son frère. Les parents forment un couple sans âge qui use ses soirées devant l'écran de télévision, par l'intermédiaire duquel la fable du consumérisme se poursuit comme une évidence, une adhésion. Un culte nu.

La paix apparente du foyer est troublée par une ombre diffuse qui, chaque jour, affermit un peu plus son emprise. Cette ombre a un nom : Jean, le frère aîné, dont les désordres mentaux deviennent avec le temps plus difficiles à cacher, à ignorer. Au début, on peut feindre de ne pas voir les collections d'insectes torturés, à moitié mangés pour certains, qui s'entassent sous le lit. On peut jeter les calepins où s'exhibent des rats éventrés et des chats crucifiés, puis chapitrer l'artiste en herbe, qui oppose aux sermons un regard empli d'un vide terrifiant. Tout juste se contente-t-il de préciser d'une voix hâve : « Des souris, pas des rats.

— Pardon ?

— Ce sont des souris éventrées, maman. Pas des rats. »

Malgré l'inquiétude, on reporte une décision trop radicale dont le village ne manquerait pas de faire

des gorges chaudes. La perspective d'un internement d'office dissuade les parents de consulter un spécialiste. Pourquoi ne pas garder Jean à la maison, limiter les dégâts tant qu'ils en ont la force ? Partagés entre l'espoir d'une amélioration et la crainte d'un malheur, ils préfèrent détourner les yeux, changer de sujet, s'enliser dans une pratique régulière du flou.

Les reportages du journal télévisé se succèdent tandis que l'on déguste le pot-au-feu. Jacques Vergès défend Klaus Barbie, ancien chef de la Gestapo de Lyon. Reagan prononce un discours dans la zone démilitarisée entre les deux Corées. Les violences en Irlande du Nord se poursuivent et Margaret Thatcher privatise le British Transport Docks Board. Julien n'écoute rien de tout cela. Son attention se concentre sur son frère, qui mange sans se départir de son air apathique. Avachi, à la limite de l'hébétude, on le jurerait inoffensif, mais l'indolence ne masque pas totalement sa vigueur, sa violence refoulée. Les cheveux dans les yeux, il semble rêver à quelque sombre dessein et sélectionner un à un les projets susceptibles de correspondre à ses tortueuses dispositions.

Les parents accompagnent le souper de commentaires laconiques sur les faits d'actualité, ou bien sur la femme de l'épicier, gravement malade. La dernière affaire de cœur de la secrétaire de mairie avec l'un des cantonniers suscite une plaisanterie sarcastique de la part du chef de famille. Au moment du dessert, on s'attarde sur une rumeur insistante : une multinationale du divertissement envisagerait d'ouvrir un parc à thème en France.

Jean s'essuie la bouche, demande s'il peut quitter la table ; il lui reste des devoirs pour le lendemain.



Les adultes n'y voient pas d'objection. Au moment où l'aîné disparaît dans sa chambre, Julien réprime un tressaillement. Il n'est plus très sûr, brusquement, d'avoir correctement rangé la boîte. Sous le coup de l'émotion et de la précipitation, il a peut-être négligé un détail compromettant. Il meurt d'envie de se lever, d'entrer dans la chambre de Jean pour vérifier que tout est en ordre. La voix douce de sa mère interrompt ses réflexions :

« Eh bien, Julien, que se passe-t-il ? Tu es tout pâle. »

Le père accorde un coup d'œil distrait à l'échange puis reporte son attention sur les publicités qui ont succédé au journal. *Que ceux qui aiment la Danette se lèvent ! Encore une belle journée avec l'ami Ricoré !*

Le jeune homme pourrait s'écrier : *Jean est fou, maman ! Complètement fou ! Il garde un doigt coupé dans sa chambre.*

« Non, maman. Tout va bien, je t'assure. Juste un peu fatigué. »

Dans le quart d'heure qui suit la fin du repas et précède la tâche fastidieuse de la vaisselle, la table est désertée sous l'œil indifférent du tube cathodique.

Les objets statiques sont livrés à leur propre inertie, abandonnés dans l'attente d'un usage prochain.

Les assiettes des enfants, plats à liseré vert, recueillent encore quelques restes de viande noyés dans le bouillon marron. Celles des parents sont plus propres. On a essuyé les vestiges du pot-au-feu avec des morceaux de pain. La moitié restante d'une baguette est disposée en biais à l'extrémité la plus éloignée du poste de télévision. Après qu'on l'aura glissée dans un sac prévu à cet effet, elle attendra d'être finie le lendemain, au petit déjeuner. Deux ou

trois miettes subsistent à la base d'une bouteille d'eau en plastique. Les gouttes de condensation, ramassées sur elles-mêmes, brillent comme des diamants de pacotille. La salière et la poivrière forment un couple indissociable, un tantinet désuet, sur leur support de fer-blanc. Trois des chaises sont poussées contre la table. La quatrième, celle de Jean, demeure légèrement en retrait. Elle paraît céder à l'attraction du mur où s'entassent les bibelots, ainsi qu'une photo des deux frères aux sports d'hiver. La lumière tantôt verdâtre, tantôt jaune du poste de télévision hérisse les angles d'ombres mouvantes.

Quatre chaises, une table, c'est assez pour faire une famille.

Au moment de la digestion, on assiste à la première de *Psy Show*, sur Antenne 2. De médiocres employés du tertiaire se transforment, le temps d'une analyse sauvage, en héros ou en ordures. Les spectateurs évitent de trop songer aux fermetures d'usine et aux 9% de chômeurs que compte désormais la nation. Pascale Breugnot interroge une femme dont la mère a été défigurée. On pleure beaucoup. Un petit-fils en souffrance, des grands-parents déportés. L'émotion prédomine. Un couple de pompistes, employés dans la même station-service, rencontre de lourds problèmes sexuels liés, ça ne s'invente pas, à l'éjaculation précoce du mari. Deux comédiens rejouent les disputes conjugales dans un simulacre bancal, une réécriture approximative de la réalité. Pierre-Bernard Couste, député RPR, et Georges Fillioud, secrétaire d'État à la Communication, iront jusqu'à se quereller sur les bancs de l'Assemblée. « Il s'agit de savoir si nous voulons une télévision scandaleuse, une télévision thé-

rapeutique de la sexualité malade, ou une télévision formatrice, éducative et de qualité. »

Les gens observent le spectacle, fascinés, révoltés ou abrutis de fatigue. Le père de Julien travaille dans une usine d'assemblage et sa mère dans une fabrique de plats préparés destinés aux écoles, aux maisons de retraite, ainsi qu'à certaines cantines d'entreprise du département. Julien a grandi dans un monde sûr, où les enfants sortent s'amuser dans les rues sans que les adultes ne s'alarment, où les saisons sont encore rythmées par le cycle naturel des moissons et le retour des hirondelles. Un monde peuplé de têtes familières. On s'y salue, on s'y jalouse, mais jamais on ne s'ignore. Ce monde-là aura bientôt disparu.

## 9

Henri Davodeau appelle sa femme depuis la chambre d'hôtel. Il loge dans un viril établissement de cinq étages, conçu, si l'on en croit la brochure disponible au lobby, par l'architecte Farquhar, responsable entre autres de l'édification du Pentagone. Chose rare, la chambre est relativement bien insonorisée. Le vacarme du boulevard ne se fraye un chemin à travers les cloisons que sous forme d'un ronronnement diffus et plutôt apaisant. Il sait que cette rumeur est éternelle. Il séjourne dans un pays qui ne dort pas. Le silence des rues du village, l'état de renoncement où s'abandonnent les chaumières à la nuit tombée lui manquent un peu.

« Allô ? Mélanie ? »

Parasites, grésillements. Les appels internationaux sont toute une aventure.

« Bonsoir Henri, répond finalement une voix lointaine.

— Tu vas bien ? »

Nouveau temps d'attente.

« Oui. Les enfants ont fini de déjeuner. La gouvernante va les raccompagner à l'école. Quelle heure est-il sur la côte ouest ?

— 21 h 30.

— Tu es encore à l'hôtel ?

— Je vais être obligé de rester vingt-quatre heures de plus. Je rentrerai après la délégation.

— Pourquoi ?

— Une affaire prometteuse. Je n'en sais pas beaucoup plus, mais il faut que je sois au dernier étage de la Bank of America demain. Souhaite-moi bonne chance. »

Il ne peut réprimer un léger tremblement dans la voix. Le quarantième étage de la BOA constitue une sorte de nec plus ultra en matière de négociations commerciales.

« Bonne chance, Henri », murmure Mélanie. Le chef de cabinet n'en jurerait pas, mais il lui semble percevoir une certaine lassitude dans l'intonation de son épouse. À moins que la distance ou les mauvaises conditions de communication ne lui jouent des tours.

« Qu'as-tu fait, aujourd'hui ? demande-t-il pour changer de sujet.

— Pas grand-chose. Je me suis occupée des hortensias avec le jardinier. »

Henri réprime un soupir. Le jardinier que sa femme a choisi est totalement incompetent mais très jeune et très beau. Plein de sève, estime-t-il. Lui, il n'a plus une minute à consacrer à la bagatelle. Beaucoup de confrères, des hommes de son entourage dans les

couloirs du ministère, sont pris d'une véritable frénésie sexuelle sitôt qu'ils accèdent à une parcelle de pouvoir. Il faut asseoir ses nouvelles responsabilités en exerçant un droit de cuissage moderne, ou bien trouver un exutoire à l'exaltation, à la panique. Pour sa part, la nomination au poste de chef de cabinet a eu l'effet inverse. Il s'est désintéressé des élans du corps comme on se dépouille d'une mue encombrante. Il ignore combien de temps cela pourra durer. Mélanie supportera-t-elle longtemps cette situation ? Les amants qu'elle possède à intervalles réguliers, il en est certain, contribuent sinon à renforcer leur union, du moins à la stabiliser. Sa femme est intelligente : elle sait où se trouve son intérêt. Elle restera tant qu'il sera en position de lui offrir le confort matériel qu'elle est en droit d'exiger, et ils accrédiront l'illusion d'un ménage heureux. Henri se demande où se situe l'amour dans son analyse.

« Embrasse les enfants pour moi, dit-il enfin.

— À vendredi. »

Et Mélanie raccroche sans autre forme de procès.

Il observe le combiné, songeur. Les apparences instituent simplement une forme de compromis plus élaborée que ne le réclame d'ordinaire l'arraisonnement du réel.

## 10

Après le brossage de dents, Jean invite son frère à feuilleter les *Strange* dans sa chambre. Julien se crispe. Cette proposition lui paraît suspecte. Son frère a-t-il deviné la visite secrète ? Cherche-t-il à le sonder ? Le cadet accepte néanmoins. À la vérité, il a envie de

replonger dans les aventures de Rom (aux dernières nouvelles, le cyborg est impliqué dans un conflit ouvert avec des mutants venus d'une dimension parallèle). Plus encore, il brûle de glaner quelques renseignements sur sa macabre découverte. Bien entendu, il se gardera de poser des questions directes. Acculé, son frère est capable des pires extrémités, des réflexes les plus violents. Mais avec un peu de doigté, au fil d'une conversation anodine, Jean pourrait lâcher une poignée d'indices précieux.

Julien entre dans la chambre comme on pénètre dans une geôle : retenu par une prudence excessive, un vague sentiment de péril. Son frère s'assoit sur le lit, se penche et ouvre le tiroir de son bureau.

Julien retient de justesse une exclamation : *Tu les avais changés de place!* Il n'est pas censé connaître l'endroit où les illustrés sont habituellement cachés. Jean lui tend l'exemplaire sur le haut de la pile, puis semble se raviser.

« Attends, dit-il. Puisque tu es debout, tu pourrais regarder dans l'armoire et me passer le sac de sport ? »

Un frisson glacé parcourt l'échine de Julien. Son frère avait tout prévu. Le jeune garçon a été ferré en douceur, piégé dans la nasse. Il hésite.

« Eh bien, s'impatiente Jean. Tu en tires une tête. On dirait que tu as vu un fantôme. »

*Pas un fantôme. Juste un doigt. Un doigt coupé.*

Jean claque des mains. « Allez, bouge-toi ! Je n'ai pas toute la soirée. »

Julien se dirige vers l'armoire, les jambes en coton. Il songe un instant à s'enfuir, mais craint que la tentative ne dégénère. Si les parents s'en mêlent, il pourrait être contraint de tout avouer et ce serait encore pire. Il ouvre la porte coulissante. Le sac est là, intact.

Peut-être s'agit-il d'un message, d'un ultimatum destiné à le faire craquer. Il se penche, s'empare du sac. Même boîte à l'intérieur. Demi-tour. Son frère a un sourire en coin, les yeux pétillant d'une malice fiévreuse. Julien a l'impression que son propre corps ne lui appartient plus. Il se voit avancer vers son aîné, tendre le bras pour lui confier sa besace. Dans ses oreilles, les battements cardiaques sont omniprésents. Les lèvres de son frère, aussi blanches qu'une panse de poisson mort, articulent un « merci » qu'il n'entend pas. La fermeture Éclair du sac s'ouvre en silence. Julien croise les bras pour que son frère ne voie pas ses mains trembler. La pulsation, la force écarlate, les liens du sang et la raison qui vacille. Le collégien va-t-il s'écrouler, éclater en sanglots, ou bien simplement tenter de disparaître à jamais, comme s'il n'avait jamais existé ?

Maintenant, le carton noir est posé sur le bureau. Jean ôte le couvercle à l'oiseau blanc. *Le doigt, plus d'échappatoire.*

Il en sort un petit cahier de brouillon Saint-Louis et un stylo bleu de modèle Stypen.

« Mon carnet de notes », fait-il sans se départir de son sourire en coin.

Brusquement, les poumons de Julien s'emplissent d'air, le cœur reprend une scansion normale et les yeux, préparés aux larmes, s'assèchent avec la vigueur d'un chagrin dissipé. L'adolescent avance d'un pas prudent, jette un coup d'œil à l'intérieur de la boîte. Vide. Impossible de s'offusquer de la mauvaise plaisanterie, de réclamer des comptes. Personne n'est dupe, mais son frère vient par cette manœuvre de s'assurer de son silence. Le jeu est sérieux, le plaisir sévère.

Jean brandit le carnet. « Disons que c'est un journal intime », précise-t-il. Puis il ajoute, comme s'il lisait depuis toujours dans les pensées du benjamin : « Ce carnet me tient compagnie depuis la rentrée. Je travaille dessus plusieurs heures par jour. Je marque les faits importants. »

Julien a la présence d'esprit de laisser de côté le mystère du doigt disparu et d'embrayer : « Alors, c'est à ça que tu occupes tes soirées ? La porte fermée. Le silence. Tu passes ton temps à écrire ? »

— Tout juste, Auguste. Ce travail réclame beaucoup d'efforts.

— Tu écris quoi ?

— Je te l'ai dit : des faits importants. Enfin, ils ne sont pas importants en eux-mêmes, mais on peut les relier à d'autres événements pour voir les choses différemment.

— Je ne comprends pas.

— Laisse-moi te donner un exemple : est-ce que tu connais Oskar, le lapin fou ?

— Non.

— C'était un personnage de dessin animé des années 70. Il est tombé en désuétude aujourd'hui, on l'a oublié. Pas étonnant que tu ne le connaisses pas. Il possédait des propriétés magiques. Il pouvait enlever temporairement ses membres pour échapper au danger. Jambes, pieds, oreilles... Dans la nature, certains animaux se tranchent la patte à coups de dents quand ils sont prisonniers du collet. Chez Oskar, la partie mutilée repousse comme celle d'une salamandre.

— Et alors ? »

Jean regarde son jeune frère comme s'il avait affaire à un débile léger ou une âme spécialement rétive à toute forme de pédagogie. Il murmure avec



un brin d'agacement : « Oskar peut aussi se trancher les doigts. »

L'allusion est trop frontale. Aucune méprise possible. Julien sombre à nouveau. Le sang lui monte au visage, empourpre les joues, et les yeux consolés il y a peu se voilent derechef d'un film humide. Les alvéoles pulmonaires se contractent, il suffoque. Son frère est un lest qui menace de l'entraîner dans l'abîme. Avant qu'il puisse réagir, esquisser un geste désespéré pour crever la surface d'une réalité qui se dérobe, Jean abrège la conversation.

« Maintenant, laisse-moi. J'ai à faire. Tu peux emmener la pile de *Strange* dans ta chambre, si tu veux. » Julien fait mine de parler, mais son frère conclut : « Tu me les rendras demain. »

En sortant de la chambre, les bras chargés d'illustrés, le collégien ne parvient pas à émerger du trouble où son aîné l'a plongé. Celui-ci lui en a à la fois trop dit et pas assez. Julien a le sentiment de s'être laissé berner trop facilement. Jean l'a amené exactement là où il le souhaitait, sur un territoire peuplé d'incertitudes. Les reflets du monde réel y adoptent des formes aussi mouvantes qu'instables. Il a l'impression de se retrouver dans un conte, où le merveilleux côtoie l'effroi avec un naturel excessif.

Il sait dès à présent qu'il regardera de nouveau dans la boîte, qu'il cherchera le carnet, qu'il l'ouvrira et lira les mots qui s'égrènent sur les pages comme des particules empoisonnées sur un tamis. Parce qu'il ne peut plus faire autrement.

Sans rien avouer, Jean a verrouillé les options, restreint les choix. Désormais, son jeune frère épousera les sinuosités de ses projets.

Julien s'en veut terriblement. Il n'aurait jamais dû ouvrir la boîte.

## 11

Le test du conte de fées comprend vingt et une planches. Chacune d'elles représente un conte fondateur. L'évaluateur propose des séries de trois planches aux enfants. Ils doivent répondre à des questions d'empathie générale. Que pense le héros ? Que ressent-il ? Comment réagir à sa place ? L'analyse quantitative des réponses s'effectue selon une grille de vingt-neuf traits de personnalité : ambivalence, estime de soi, agression de type A, agression de type B, domination, soumission...

L'évaluateur croise ses résultats avec les différents mécanismes mobilisés par le sujet : condensation, substitution, déplacement, annulation...

*Un, deux, trois, nous n'irons plus au bois, un, deux, trois, Oskar a perdu son doigt.*

Prisonnier de draps humides dont la texture ressemble à de la peau, Julien pénètre dans l'entre-deux des songes, un interstice en partie familier mais dont certains éléments paraissent déplacés, incongrus sans qu'on puisse dire pourquoi. Il arpente un couloir étroit. Ce couloir, c'est celui qui mène à la chambre de l'aîné, le premier garçon, à la fois pionnier de la descendance et prototype défectueux. Dans le rêve de Julien, le corridor est plus long qu'à l'accoutumée ; il s'étire dans la pénombre avec la mollesse d'un tube digestif et se termine en goulot d'étranglement. Le jeune garçon avance.

Depuis plusieurs mois, son père s'efforce d'éradi-

quer une tache de moisissure le long de la plinthe, sans y parvenir. Au cœur du sommeil, cette tache semble avoir progressé en direction de la chambre de Jean, balise latérale rythmée de protubérances blanchâtres.

Des bruits se font entendre à ses pieds. De petits trottements précipités. Des griffes minuscules raclent le plancher, des ombres se faufilent au cœur des ténèbres, se cognent aux cloisons avec des cris d'oisillons blessés. Julien devine qu'il a affaire à des rongeurs, des rongeurs par dizaines. Le clair de lune découpe un rectangle opalin sur le sol et le garçon voit un grouillement de lapins glabres et décharnés s'écouler vers la chambre de son frère. Chevauchement frénétique, bousculade incontrôlable, multitude vorace. La peau rose des mammifères évoque celle des nouveau-nés, mais les plis disgracieux et les os qu'elle recouvre à peine rappellent plutôt la fin de vie. Brève vision des prisonniers des camps de la mort, étudiés en cours d'histoire avec M. Agard. Julien n'a pas peur. La porte de la chambre est désormais assez proche pour qu'il puisse toucher la poignée du bout des doigts. Le métal dégage une chaleur désagréable. Il a quelque chose de mou, d'organique.

Lorsque le battant s'ouvre, la chambre est déserte. Seul un nouveau rayon de lune tranche l'obscurité, découpe le parquet ainsi que le bord inférieur du lit. Julien s'approche du bureau, ouvre le tiroir. Le cahier n'a pas bougé de place. L'adolescent s'en empare et, après s'être assis sur le matelas, entreprend de le feuilleter. Dans l'univers où il se trouve, le manque de clarté n'est pas un obstacle à la lecture.

La première page commence ainsi : *Le lapin a mille dents sucrées. Tous ses repas débutent par la jeunesse.*

Julien lève les yeux, et son frère est au milieu de la

chambre, nu. Selon l'imparable logique des songes, il se tient accroupi dans un pot de fleurs, le bas des jambes et des flancs enkysté de gros champignons blancs. Il porte les mains à sa bouche, mais ce sont des mains sans doigts, dont les paumes sanguinolentes laissent d'immondes traces écarlates sur la moitié inférieure du visage. Sa bouche s'agite. On ignore s'il veut parler ou ronger davantage ses extrémités.

Julien se réveille en sursaut, la bouche sèche, les cheveux ébouriffés. Il regarde autour de lui, désorienté. Le bureau avec les autocollants de *La Guerre des étoiles*, les étagères où s'alignent quelques *Bob Morane* et une douzaine de *Livre dont vous êtes le héros*, trois Big Jim désarticulés dans la caisse au pied du lit. Sa chambre.

Il secoue la tête. Quel rêve idiot ! Il se demande pourquoi les phrases qu'il a lues dans le carnet, dont la formulation exacte s'estompe déjà, lui paraissent empreintes de danger. Il est certain d'avoir déjà vu ces mots, mais où, il n'en sait rien.

Un cliquetis sur la gauche. Julien pense aux ronleurs sans poils qu'il a aperçus en rêve. Non, pas de rongeur dans sa chambre. Juste les borborygmes métalliques du radiateur qu'il a oublié d'éteindre. Avec le chauffage, pas étonnant d'avoir le sommeil agité.

Il se lève. Le contact des lattes sous ses pieds lui fait du bien. Au moment où il éteint l'appareil, son regard s'attarde sur la place qu'il aperçoit en contrebas de sa chambre. La fontaine, ouvrage du XVIII<sup>e</sup> siècle, fait résonner son carillon liquide dans les rues du village. Les clapotis de l'eau claire ont bercé des générations d'habitants, et l'on pourrait croire qu'il en sera encore ainsi pour des temps infinis.

La nuit, que troublent de vieilles lanternes jaunâtres accrochées aux façades, laisse filer une silhouette maladroite, un peu lourde, qui descend une venelle en direction des commerces. Julien n'a pas besoin de regarder son réveil. Il est 3 h 30. Victor, le boulanger, se rend au four à pain.

Le collégien perçoit un mouvement de l'autre côté de la place. Il n'est pas le seul à être éveillé. Un rideau bouge au troisième étage d'une des maisons. Annabelle, l'ancienne institutrice. Julien sait que depuis la retraite, la vieille dame a du mal à dormir. Il voudrait lui faire signe, mais le rideau ne bouge plus. L'étoffe obscurcie par l'éclairage fuligineux et déchirée par les reflets de la vitre ressemble désormais à une peau de bête clouée sur un mur de pierre. Peut-être n'a-t-il jamais cessé de rêver.

## 12

Annabelle rabat le rideau d'un geste trop sec à son goût, un geste qui donne l'impression qu'on l'a prise en faute. En faute de quoi? De ne pas parvenir à dormir à 3 h 30? D'être si désœuvrée qu'elle n'a d'autre passe-temps que la contemplation de la place en bas de chez elle? Le petit Julien l'a surprise en train d'épier par la fenêtre, et alors? Elle pourrait en dire autant à son sujet.

Annabelle envisage un instant de poursuivre la lecture de son livre. *Du côté de chez Swann* trône sur la table de chevet, ouvert à la page 83 depuis deux jours. L'ancienne institutrice connaît certains passages par cœur. *Elle avait la rue sous les yeux et y lisait du matin au soir, pour se désennuyer, à la façon des*

*princes persans, la chronique quotidienne mais immémoriale de Combray, qu'elle commentait ensuite avec Françoise.* Quelle ironie! Excepté qu'Annabelle n'a aucune confidente, et qu'elle ne désire pas davantage ressembler à Mme Octave qu'à Lucienne, Armande et Paulette, les trois vieilles sur le banc du village, qu'elle a surnommées *les assises* en référence au poème de Rimbaud. À présent, la lecture l'assomme sans que, paradoxalement, elle parvienne à transformer cette torpeur en sommeil réparateur. Socrate, le chat européen adopté dix ans plus tôt, s'est roulé en boule sur la courtepoinette. Ses songes profonds sont animés de brefs soubresauts. Peut-être rêve-t-il de proies faciles et de bouches ensanglantées. Elle envie son fidèle compagnon. Annabelle s'assoit près de la table de chevet, allume la lampe. Elle pose la main sur le félin, qui ronronne de contentement. La vieille femme parcourt des yeux les planches de la bibliothèque s'affaissant sous le poids des livres, autres fidèles compagnons d'une existence de solitude. Après l'enterrement de Nathalie, elle n'a plus eu d'aventures sentimentales. Trop compliqué, trop douloureux.

Longtemps, elle a éprouvé pour ses livres sinon un amour comparable, du moins une affection qui la détournait des aspects les plus déplaisants de son célibat. L'intégrale de Balzac en Pléiade, dans la fameuse édition de 1962; la saga des Rougon-Macquart, comme un écho aux onze volumes de *La comédie humaine* avec jaquette et rhodoïd. Victor Hugo, bien sûr, et ses emportements lyriques. La baie de Portland dans *L'Homme qui rit*, la recluse du trou au rat, l'éléphant de la Bastille... Tant d'images saisissantes, tant de souvenirs. Oscar Wilde et le raffinement de la décadence. Chaucer et sa poésie si particulière. Bloy,

Huysmans, Barbey. Ouvrir ces romans, c'est plonger la tête dans l'invisible, c'est révéler à la lumière d'un grand incendie des fantômes que nul ne peut détecter, des spectres qui regagneront leur tombeau de papier lorsque s'éteindra le feu, lorsqu'elle coupera la lumière et fermera les paupières. Ectoplasmes dispersés dans la nuit, venez, pressez-vous autour d'elle, soumettez le vent et l'espace à vos désirs, allumez les lampions et les bougies, les lampadaires et les torches, car depuis toujours les ténèbres l'appellent. Lui aurait-on dit, vingt ans auparavant, que les Montaigne, les Verlaine, les Stendhal, dont la fréquentation était source de tant de plaisir, se mueraient en camarades d'infortune à l'heure du bilan qu'elle aurait éclaté de rire. Et pourtant, la voilà aujourd'hui dans ce village trop humide, dans cette maison mal chauffée, mal ventilée, la voilà qui se penche, dans une attitude de copiste à l'écritoire, sur les choix hasardeux, les bifurcations irrémédiables de sa vie. Ses doigts quittent la toison chaleureuse de Socrate pour s'attarder sur le lit froid et vide.

Les cris des enfants, turbulences de préau et rondes étourdissantes, lui manquent. Encore quatre heures avant le lever du soleil. Une éternité. Elle tend la main vers le tiroir de la table de chevet. À l'intérieur, une photo légèrement jaunie, conservée tel un talisman secret, au plus près de soi dans l'apaisement nocturne. Le cliché a été pris avec le Kodak Instamatic, elle s'en souvient. Les berges étaient désertes. Un vent pernicieux, chargé de nuages, avait chassé les rares promeneurs. Après un bref baiser, Annabelle avait figé le visage rieur de sa compagne sur la pellicule. Elle garde cette image depuis trente ans. Elle l'a dissimulée, ainsi que l'on tait une affliction trop intime.

L'époque ne se prêtait pas aux effusions ostensibles. Deux femmes amoureuses ne pouvaient attiser leur flamme que dans l'exil. Les baisers, les mains enlacées, les caresses s'échangeaient à l'abri de quatre murs ou sur une berge déserte, pas ailleurs. Aujourd'hui, les mœurs sont plus libres. Prendraient-elles le risque de demander à quelqu'un de les prendre en photo ? Impossible à dire, mais la vieille institutrice présage que dans un avenir proche, deux amantes pourront s'embrasser dans la rue, se tenir la main sans encourir les foudres de la bonne société. Peut-être même qu'on les mariera. Elle sera sûrement morte, à ce moment-là.

Son regard s'attarde sur le sourire de Nathalie. La jeune femme porte la main à ses lèvres dans un geste pudique, sorte de rempart. Sa peau est sillonnée de fines veines bleues, son alliance emprisonne la lumière grise du jour. Les nuages s'immobilisent depuis trois décennies dans ses yeux étrécis par le vent. Ses longs cheveux bruns font une élégante courbure sur l'épaule. Son visage est lisse, intact. Il ne porte pas encore les stigmates de la maladie. Le voile décoloré, propre à ceux qui patientent dans l'antichambre du trépas, ne s'est toujours pas déposé sur sa peau. *Dieu comme elle était jeune*, songe l'ancienne institutrice.

Elle laisse la photo reposer sur son giron. Les souvenirs sont une servitude. Elle donnerait n'importe quoi pour en être débarrassée.

## 13

Comme tous les matins, six jours sur sept, trente-neuf heures par semaine, Jérôme arrive à la mairie dans son uniforme impeccablement repassé. La fraî-



cheur de son rasage, la propreté de sa mise sont accentuées par la chemise boutonnée jusqu'au col et les manches rabattues sur les poignets avec une rigueur d'ecclésiastique... ou de dissimulateur.

Ainsi qu'il le fait trois fois par semaine, il a couru vingt kilomètres au lever, à jeun, dessinant de façon approximative le périmètre dont il est responsable. Son secteur, celui pour lequel il est territorialement compétent, regroupe trois villages pour quatre mille administrés. Des gens l'ont salué, klaxonné. La camionnette du boucher, la Peugeot d'Éloïse, la bibliothécaire, le tracteur du vieux Gustave dans son champ. Il a d'abord arpenté la 34 bis au nord, avant de prendre la direction de l'autoroute, à l'est, qu'il a longée par le chemin coupe-feu. Chaque chaussée a son langage ; un langage qu'il connaît par cœur.

La litanie monotone de l'asphalte, souple et intelligible, s'avère parfois traître en vertu du rythme régulier qu'elle impose.

Les ordres secs du béton, si l'on n'y prend garde, peuvent se transformer en sanctions irrévocables. Il faut amortir les chocs en adoptant une foulée médiopied.

La terre battue, quant à elle, communique dans un vernaculaire fait de tournures abâtardies et d'idiomes rocailleux. Elle réclame un dialogue minutieux.

Il arrive également qu'un paysage, une inclinaison particulière de la lumière ou un parfum dans l'air matinal suggèrent aux reliefs un dialecte inexistant, surprenant, merveilleux. Aucun des mots dont on dispose ne semble plus convenir ; il faudrait s'en débarasser ainsi que l'on se déleste d'une armure devenue trop encombrante.

Sur le disque en friche du dernier rond-point, il

aperçoit un héron en chasse. Debout sur la parcelle abandonnée, le volatile le toise avec des yeux dénués d'envie ou de crainte. Subjugué par la timide majesté de l'animal, Jérôme ne peut s'empêcher de ralentir puis de s'arrêter en sautillant sur place. L'oiseau le regarde, ainsi qu'on observerait une créature exotique dont le comportement inoffensif nous échappe. Instant suspendu. Le héron a alors ce geste étrange : il lève une patte près de sa tête, comme pour chasser une mouche, avant de déployer ses ailes pour s'éloigner. Par un curieux cheminement de l'esprit, Jérôme revoit certaines images. Un hôpital. Des bruits, des sons. Une odeur d'éther écœurante. Son père alité, qui lève la main près la tête pour prendre une cigarette qui n'existe plus. Un mouvement qu'il a effectué pendant quarante ans. Maintenant, la cigarette n'est plus là, collée derrière son oreille. Interdiction des médecins. Jérôme secoue la tête et reprend sa course, conscient de la futilité de ses cogitations aux yeux des morts comme à ceux des vivants.

À son retour, il s'occupe de Clotilde. Il soulève la jeune femme du lit, son corps frêle lové dans ses bras luisants de sueur. Elle ne pèse rien. Sa flamme, son zénith, sa boussole. Clotilde le sauve de lui-même, jour après jour. Elle le rend meilleur, elle l'aide à accomplir le bien.

Il la douche – mots tendres, petits rires –, puis il l'aide délicatement à s'installer sur sa chaise roulante. Après avoir accompli sa propre toilette, il leur prépare un copieux petit déjeuner. À la radio, François Mitterrand milite pour «une France plus juste, une France plus fraternelle».

Avant de commencer à manger, ils prient. Lui, pour

être un homme bon, pour essayer d'aimer comme il faut, pour ne pas fuir. Elle, on ne sait pas.

Dimanche prochain, comme tous les dimanches, ils iront à l'église. Jérôme la poussera dans son fauteuil roulant, qu'il portera avec l'aide d'un paroissien pour gravir les marches traîtresses du parvis. Ils rencontreront des gens fervents, la tête inclinée, l'esprit empli de Son amour. Père Anselme, un étrange prêtre auquel il manque les deux auriculaires, fera un sermon exemplaire, au cours duquel il encensera les vertus du partage autant qu'il fustigera les influences occultes du capitalisme. « Dans les chapitres 5 à 7 de Matthieu, Jésus ne déclare-t-il pas "heureux les pauvres"? Le Seigneur s'attaque ici à une question permanente, toujours d'actualité. Qui est le maître de notre vie? Dieu ou l'argent? Les soucis matériels peuvent complètement envahir notre champ de conscience et nous empêcher de comprendre l'essentiel, à savoir que nous sommes vivants... »

Les sourires, les conversations au terme de la messe redonneront courage et force à Jérôme. Il partagera avec Père Anselme cette conviction que l'existence fournit à profusion des regrets d'aveugle, mais que nul n'est comptable de l'invisible. Il convient donc de rester en éveil, réceptif aux lois du hasard comme à celles de la nécessité, pour encadrer notre séjour terrestre. Se décentrer de soi permet de mieux saisir le mystère qui nous habite.

Au moment où Clotilde lève son bol de lait, Jérôme voit le blanc du nectar se refléter sur sa gorge et produire une note inouïe, comme une balle tirée au cerveau. Le lait, puissance maternelle et sève du nourrisson.

Elle et lui, ils n'ont pas d'enfant.

« Ce n'est ni un thriller, ni un roman noir, ni un polar. C'est tout cela à la fois et bien plus encore... »

LE PARISIEN

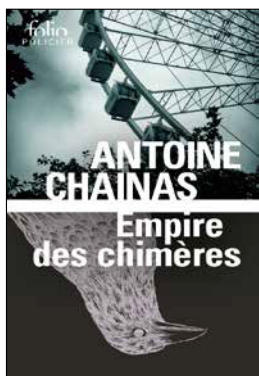
## Empire des chimères

1983. La disparition d'une fillette dans un petit village. L'implantation dans la région d'un parc à thèmes inspiré d'un jeu de rôles sombre et addictif, au succès phénoménal. L'immersion de trois adolescents dans cet Empire des chimères qui semble brouiller dans leurs esprits la frontière entre fiction et « vraie vie »...

Tragédie locale, bouleversement global et mondes alternatifs, *Empire des chimères* nous entraîne dans un labyrinthe vertigineux dont les ramifications finissent par se rejoindre... au cœur de tous les possibles.

## ANTOINE CHAINAS

Né en 1971, Antoine Chainas a longtemps fréquenté les plateaux de cinéma, les stations de radio, les salles de rédaction, les morgues, les scènes de concert, les commissariats de quartier, les maisons de repos et les centres d'essais militaires. Il est l'auteur très remarqué de plusieurs romans parus à la Série Noire.



**ANTOINE CHAINAS**  
**EMPIRE DES CHIMÈRES**

Cette édition électronique du livre  
*Empire des chimères* de Antoine Chainas  
a été réalisée le 30 juillet 2019  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782072841286 - Numéro d'édition : 347706).

Code Sodis : U23780 - ISBN : 9782072841323.

Numéro d'édition : 347710.